

Quarante moins trois

Gilles Archambault

Volume 13, Number 1 (73), 1971

Le temps des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30777ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Archambault, G. (1971). Quarante moins trois. *Liberté*, 13(1), 24–27.

Quarante moins trois

Quand j'ai publié mon premier roman, en 1963, j'étais tout simplement assommé par l'attitude des gens qui voulaient à tout prix que je sois un « jeune » écrivain. Il me semblait qu'ils trouvaient un peu trop merveilleux que l'on puisse écrire cinquante mille mots d'affilée. L'admiration que je lisais dans leurs yeux, le sentiment d'être un talent à encourager, tout cela était tellement touchant que j'en avais la nausée. Il est vrai qu'à l'époque le phénomène de la publication était moins répandu que maintenant et que de solides carrières s'établissaient à partir d'un ou deux livres. Je sentais quand même qu'on exagérait la portée de mon geste.

Si j'étais à ce point agacé, c'était à cause du paternalisme patent que cachait une telle approche. On m'appelait « jeune » écrivain tout simplement parce que j'en étais à mon premier livre. On me rappelait ainsi le plus gentiment du monde que j'avais encore du chemin à parcourir et que les imperfections que contenait mon livre étaient bien excusables.

J'avais vingt-neuf ans. Rien d'un Radiguet, comme vous voyez. J'étais père deux fois, fonctionnaire une fois de trop et je lisais les libertins du dix-huitième siècle français. J'ambitionnais tout, sauf d'être un « jeune » écrivain. Jean Basile m'avait rappelé fort à propos dans une critique du *Devoir* que ma première oeuvre était en réalité une entreprise de vieil homme. Selon lui, je ne mettais pas assez de folie dans cette *Suprême Discretion*. A l'époque, j'avais été assez offusqué. Surtout que Pénélope me reprochait Bour-

get, que je n'avais pas lu, et omettait Jacques Chardonne à qui j'avais voulu rendre hommage. Il avait cependant vu juste : mon dynamisme de « jeune » auteur avait été mis au rancart.

Et puis, il faut dire que je n'ai jamais tenu à proclamer ma jeunesse. La mienne n'a pas été tellement gaie et je préfère l'oublier. Quant à mon adolescence, elle ne vaut guère mieux. A l'âge où naissent les Rimbaud, je n'avais rien à dire qui ne puisse s'exprimer dans les tavernes et les bars. J'avais la bière triste et très peu porteuse d'idées généreuses. Seul le travail manuel réussissait à calmer en moi les appels de la mort.

Lorsque je songe à la vie, j'ai parfois l'impression d'en avoir connu au moins trois. Ma première s'est terminée vers la vingtième année. C'est incontestablement la plus triste. La seconde a perduré jusqu'à trente-cinq ans. Etant né en septembre 1933, j'ai donc deux ans. J'ai connu deux fois l'expérience de la mort, je sais ce que c'est que d'avoir quatre-vingts ans !

Ceux qui n'ont recours qu'au calendrier pour évaluer l'âge des gens me font pitié. Je suis autrement plus jeune que je l'étais en 1953 ou en 1963. Le jeune écrivain en moi, ce n'est pas celui qui vers 1961 tentait désespérément de publier des nouvelles dans *Châtelaine*, mais bien l'auteur de *Fade-in*, titre provisoire du livre que j'écris en ce moment. Quand on parle de générations d'écrivains, la notion de jeunesse est toujours relative. L'expression même de « jeune écrivain » est une invention de vieux. Elle pue le conservatisme le plus éculé. S'il faut parler de jeunesse véritable, pourquoi parler d'écrivains ? Je crois qu'à partir du moment où l'on décide d'écrire, on admet implicitement son inaptitude à vivre, donc à être jeune. Les jouvenceaux qui vont dans les discothèques ne songent pas à écrire, ils laissent cette préoccupation aux méditatifs.

Cela dit, il y a des variantes. Le véritable écrivain jeune, c'est Stendhal écrivant à 55 ans sa *Chartreuse de Parme*. L'écrivain vieux, c'est Montherlant ou Chateaubriand à tout âge. Point n'est besoin de s'être inspiré directement de Port-Royal ou de la Bible pour avoir droit à cette appellation.

Lorsque je songe à Cioran, Pavese ou Buzzati, qui sont parmi les écrivains qui ont le plus compté pour moi, je songe à une attitude spéciale devant la vie, à un certain ton de dénuement qui n'est pas celui de la jeunesse.

A bien y penser, je crois que je suis peut-être devenu un jeune auteur. J'ai deux ans, je vous l'ai dit. En plus, j'envisage mon métier d'écrivain avec un enthousiasme autrement plus grand que celui que je pouvais afficher à mes débuts. Il me vient certaines audaces, certaines libertés de style que j'aurais écartées au nom d'une conception un peu figée de la littérature. Quand on a le culot de baptiser son roman *Une Suprême discrétion*, on est un homme à surveiller ! Il fallait être un peu sonné, non ? Je me souviens de cette promesse que je m'étais faite en Faculté de Lettres de l'Université de Montréal de bannir tout lyrisme de mes écrits, de ne jamais employer de points d'exclamation ! J'avais alors vingt ans. La belle jeunesse que j'exprimais ainsi ! Je me voulais sec, Mérimée après terme, retenant de force une vitalité qui peut-être se serait exprimée dans des brouillons stendhaliens . . .

Depuis quelques années, je crois en la littérature québécoise. Cette affirmation peut vous sembler une évidence. Vous ne savez pas avec quel dédain pour mes collègues j'ai décidé de me joindre à eux. Je trouvais les livres d'ici bien mal faits, bien limités les mondes qu'ils exploraient et bien rustauds leurs auteurs. Mes modèles étaient français en grande majorité. Des carrières très parisiennes comme celles de François Nourrissier, Félicien Marceau ou Roger Vailland me séduisaient. Plus colonisé que la plupart de mes amis, j'étais en communication directe avec Gallimard. La lune de miel est terminée. Aucun écrivain québécois, à ce jour, n'a encore créé un univers qui me passionne comme celui de José Cabanis, par exemple, mais ce qui m'importe dorénavant, c'est que Jacques Ferron et Jacques Godbout publient, que le Cercle du Livre de France impose des auteurs, que le ministère des Affaires culturelles oublie l'Opéra au profit des Lettres ! Depuis peu, je sens que mon sort d'écrivain est lié à celui d'une communauté. Je ne crois plus qu'il soit possible d'écrire seul.

En même temps que je m'inscrivais tardivement dans le projet d'une littérature québécoise se faisait en moi une véritable libération. Depuis deux ans, il me semble que le temps se fait plus élastique. Je travaille davantage et avec une application redoublée. Je n'attends plus la visite de l'inspiration. Je m'assois à ma table et j'écris. Cette vérité toute simple que des générations d'écrivains ont découverte avant moi m'est le meilleur remède contre l'angoisse.

Faire un bilan à trente-sept ans ? Pas tout de suite. Je suis trop jeune pour cela. Je viens de terminer le premier jet d'un roman. Je l'ai écrit dans un grand moment de joie. Tard la nuit, tôt le matin, en semaine, durant le week-end, en métro, dans ma salle de travail, en réalisant à la radio, en montrant le poing au juge Ouimet . . . Je n'ai pas le temps de faire des bilans, moi ! J'écris. C'est tellement plus intéressant !

Tant pis pour ceux qui n'aiment pas mes livres, tant pis pour ceux qui n'affichent qu'indifférence ! On les a parqués dans des universités ou dans les sections littéraires des journaux pour qu'ils éclairent la nation. Grand bien leur fasse ! S'ils n'ont pas aimé mon deuxième livre, ils n'aimeront peut-être pas mon huitième, moins le sixième que le septième, et puis quoi ? Ça ne regarde qu'eux. Moi, je ne me laisse plus arrêter par l'accueil tiède ou favorable que peuvent recevoir mes livres. J'ai trouvé des lecteurs, sûrement plus que je n'en méritais. Certains me disent leur plaisir. Alors ?

Alors ? Je suis un écrivain en plein travail. Je ne pense pas au passé.

GILLES ARCHAMBAULT